Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 9 (1880)

Heft: 9

Artikel: Journal d'un jeune instituteur [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039700

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 26.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

grâce à cette singulière échelle, jusqu'à passer par dessus le bord, parce que les fibres de la mèche et les fils de la bande de toile laissent entre eux des interstices, des vides qui font l'office de tubes capillaires.

Cette loi présente de fréquentes applications : c'est par capillarité que l'huile monte dans la lampe commune et dans la lampe à pétrole ; c'est un peu la capillarité qui oblige les liquides du sol à monter dans les racines, dans la tige et dans les branches ; après les grandes pluies, certaines murailles sont mouillées à une grande hauteur, lorsqu'elles sont formées de pierres poreuses. — Les tissus de laine se mouillent moins facilement que ceux de coton, de chanvre ou de lin ; aussi les pêcheurs les marins et les matelots, exposés à l'humidité, portent-ils de longues guêtres en tricot de laine, qui favorisent peu la capillarité.

JOURNAL D'UN JEUNE INSTITUTEUR.

Le 25 février. — Je viens de relire dans mon journal la page que j'y ai tracée hier au soir dans un moment d'humeur et de ressentiment. Je m'aperçois maintenant que dans les lignes mêmes où j'ai accusé les autres de malveillance à mon égard, je n'ai pas été très charitable envers le prochain. Qu'il faut donc peu de chose pour froisser mon amour-propre et éveiller ma susceptibilité. Quoi ! la piqûre du moindre insecte qui essaye son aiguillon sur ma peau suffit à mettre mon sang en ébullition. Il faut que je me corrige de ce fâcheux penchant. Mais de mon irritabilité à la mansuétude que nous enseigne l'évangile, il y a du chemin, à peu près la distance d'un pôle à l'autre ; quand sur le chemin de la perfection chrétienne, on marche aussi lentement que moi, il faut longtemps pour parcourir un tel trajet. Avant d'avoir atteint les régions sereines où l'on ne ressent plus le souffle des passions humaines, j'aurai sans doute bien encore à souffrir des attaques et des critiques des tristarques et surtout de celles des Loïles. La vertu est une belle chose ; mais la pratique n'en est pas aisée.

Le 2 mars. — « Terre ! terre ! » s'écrièrent joyeux les compagnons de Colomb, lorsqu'après avoir longtemps erré sur les flots orageux de la mer, ils aperçurent enfin poindre à l'horizon un point noir qui leur promettait un port, du repos et un monde nouveau. Avec non moins d'enthousiasme, l'homme s'écrie aujourd'hui : « Printemps ! printemps ! » Ce mot a un pouvoir magique. Il annonce la fin de la saison des frimas et le retour des beaux jours. Il porte la joie dans tous les cœurs. A l'enfance il promet des papillons à poursuivre dans les vertes prairies, et de tendres gazons sur lesquels elle pourra prendre ses ébats ; à la jeunesse, des fleurs pour orner son front et rehausser ses grâces ou être l'interprête de ses sentiments intimes ; au vieillard un soleil dont les rayons bienfaisants ranimeront ses membres engourdis par l'âge ; au laboureur, la chaleur qui fera germer et fructifier le grain qu'il a confié à la terre ; au pâtre, le prochain retour sur ses abruptes et chères montagnes ; au pauvre, du travail et du pain pour nourrir sa famille ; au riche, les agréments de sa villa où les plaisirs d'un voyage lointain ; au savant, des

merveilles à étudier et des plantes pour enrichir son herbier ; au poète, le souffle de l'inspiration et de la verdure pour enguirlander sa lyre, et au philosophe, de graves sujets de méditation.

Il vient ce divin printemps. Sa salutaire influence déjà se fait sentir. Aujourd'hui, le ciel est pur, le soleil nous sourit dans une mer d'azur et la nature semble sortir de son long sommeil. Qu'il se hâte, car je l'attends avec impatience ! Il est aussi pour moi un messager de bonnes nouvelles. J'aime le grand air, le soleil, la verdure et les fleurs. En hiver, je suis privé de tous ces biens. Les jours sont courts et je les passe tout entiers en classe ; de plus la nature est morne, froide et communique son malaise et sa tristesse à l'âme. Mais quand les jours grandissent et que la nature se pare de ses atours, j'aime à faire après la classe une course dans les champs ou dans les bois. Cela délasse le corps et l'esprit. J'observe chemin faisant, le brin d'herbe qui pousse, la fleur qui s'épanouit, l'insecte qui bourdonne dans l'air ou bruit sous le buisson, j'écoute l'oiseau qui chante ses amours, parfois je m'assieds rêveur sur la mousse au pied d'un grand sapin et je prête l'oreille aux gémissements du vent ou au murmure de la source dont les flots qui fuient emportent au loin mes pensées..... Les souvenirs du passé accourent alors en foule et bercent mon âme de douces émotions, et les espérances de l'avenir miroitent devant mes yeux leurs trompeuses lueurs..... Puis, quand l'oiseau regagne son gîte, que la nuit descend lentement sur les coteaux, que l'on entend au village les cris joyeux des enfants qui n'ont pas encore quitté leurs jeux, que la cloche tinte l'*Angelus* du soir, que dans le lointain le chien de la ferme écartée aboie sur les pas des passants attardés, tout pensif je rentre alors dans ma solitude, et pour terminer ma journée, je prends un livre ou j'ouvre mon journal, où je laisse couler le flot de mes pensées plus ou moins abondant et plus ou moins limpide..... Bientôt, bientôt je pourrai jouir des plaisirs que me procurent ces promenades solitaires.

Le 4. — Pour conserver le souvenir de leurs héros, les peuples de l'antiquité les élevaient au rang des dieux et leurs dressaient des autels : les nations du nord ont recours aujourd'hui au conte et à la légende pour perpétuer la mémoire de leurs grands hommes. J'ai lu aujourd'hui dans Andersen un conte charmant rappelant la vie et les travaux de deux savants. J'en veux donner ici une traduction libre. Il a pour titre *Deux frères*.

« Dans une des îles danoises, où des maisons de justice s'élèvent dans les champs de blé et au milieu des grandes forêts de hêtres, est située une petite ville, avec des toits rouges sur des maisons basses. Dans une de celles-ci on préparait sur des charbons ardents et dans des vapeurs bouillantes des ingrédients merveilleux que l'on cuisait dans des vases en verre. Ces différentes matières étaient ensuite mêlées et distillées. Un vieillard dirigeait l'opération.

« Que pouvait-on attendre de cet amalgame ? On devait en obtenir une essence précieuse au moyen de laquelle on pourrait reconnaître en toutes choses le bon le juste et le vrai.

« Dans la chambre, deux garçons, encore jeunes, mais ayant l'air très éveillés, étaient assis à côté de leur mère. Celle-ci leur avait aussi parlé du vrai et du juste et leur avait dit de faire grand cas de la justice, car elle est comme le visage de Dieu dans ce monde. L'aîné des garçons paraissait être espiègle et téméraire. Il désirait connaître les forces de la nature et l'essence du soleil et des étoiles ; aucun conte ne le passionnait comme cette étude. Oh ! quel bonheur, disait-il, de pouvoir faire des voyages de découvertes, ou de méditer sur la manière d'imiter les ailes de l'oiseau pour s'élever ensuite comme lui dans les airs. Cela s'appelle

chercher le vrai. Le père et la mère ont raison ; la vérité est la clef de voûte du monde.

« Le frère cadet était plus calme, il s'abîmait dans les livres. Quand il lut que Jacob s'était revêtu de la peau d'un chevreuil pour se rendre semblable à Esaü et lui dérober ainsi son droit d'aînesse et la bénédiction paternelle, il se mit en colère et fermait ses petits poings comme pour en menacer l'usurpateur. Quand il lut également l'histoire des tyrans et apprit les injustices qui furent commises dans le monde, il versait des larmes. La pensée de la justice et de la vérité pour lesquelles il devait combattre le rendit actif et laborieux. Un soir, il était déjà au lit, mais les rideaux n'étaient pas entièrement tirés, la lumière de la chandelle arrivait jusqu'à lui ; il prit son livre et lut l'histoire de Solon toute entière.

« Et ses pensées prirent un libre essor et le portèrent bien loin. C'était comme si son lit se fut changé en un vaisseau ayant toutes voiles au vent. Etait-ce un rêve ou la réalité ? Il glissait sur les eaux mouvantes et les vagues agitées du temps, et il entendait la voix de Solon, dans une langue inconnue et d'une manière cependant intelligible ; la devise danoise retentissait à ses oreilles : La prospérité d'un pays repose sur la loi.

« Et le génie du genre humain était dans la pauvre chambre, il se pencha sur le lit de l'enfant et imprima un baiser sur son front. « Conquiers l'honneur, lui dit-il, et, avec la vérité dans ton sein, dirige ton vol vers le pays de la vérité. »

« Le frère aîné n'était pas encore au lit, il était à la fenêtre et regardait la forme bizarre des nuages qui s'élevaient au-dessus de la prairie. Ce n'étaient point des sylphes qui dansaient, ainsi que le lui avait raconté un jour une vieille servante. Il croyait plutôt que c'étaient des vapeurs qui, étant plus chaudes que l'air, tendaient à s'élever. Une étoile filante tomba et les pensées du garçon s'élevèrent alors des exhalaisons de la terre jusqu'aux régions d'où était descendu le météore. Les étoiles du ciel scientillaient aux yeux de l'enfant comme si de longs fils dorés les eussent reliés à la terre.

« Une voix intérieure semblait chanter dans le cœur de l'enfant « élève-toi jusqu'à elles » ; et le puissant génie du genre humain, plus rapide que l'oiseau, que la flèche et que tout ce qui vole sur la terre, le porta dans l'infini de l'espace où les rayons des étoiles relient les astres entre eux. Notre planète comme un point imperceptible se meut dans un fluide et, à travers les sphères, on entend retentir :

« Il n'y a pas d'espace pour le puissant génie de la pensée. »

« Et cependant le garçon était encore à la fenêtre, le cadet dans son lit ; la mère les appela par leurs noms :

« André et Jean-Christian.

« Le Danemark les connaît, et le monde les connaît, les deux frères H... Oersted. »

BIBLIOGRAPHIE.

Pædagogische Vortræge zur Fortbildung der Lehrer, von Fr. Wyss, chez Pichler's Witwe et Sohn. Vienne.

M. Wyss demande que l'école populaire serve avant tout à la formation du caractère et à la culture morale et religieuse des générations naissantes. Il prend pour guide Pestalozzi. Selon lui